

Au-delà de la pluie

Quel temps! Mais quel temps! Lilly rentre du lycée dans le noir profond de cette soirée d'hiver et n'a qu'une envie, c'est de se faire une bonne bouillotte et un chocolat chaud. En attendant d'être à la maison, elle trouve du réconfort dans la forme de ces petits objets que sont son MP3 et ses écouteurs. En quelques mouvements de ses doigts rapides la musique lui caresse les oreilles et elle se met pousser plus fort sur les pédales de son vélo.

Jusque-là tête baissée, plongée dans sa détermination de rentrer au plus vite possible, elle donne un coup de nuque en arrière pour repousser sa capuche qui s'est trop rabattue sur son visage et lui ôte la vue. C'est à ce moment que de la promenade qui longe la mer, elle aperçoit ce voilier au fond de l'horizon. Difficile de dire s'il est grand ou petit, il est tellement loin. Lui aussi se bat contre la pluie et le vent. Mais il a les vagues en plus contre lui. Lilly continue de pédaler, mais elle ralentit, absorbée le spectacle de sa lutte contre la tempête. D'un rythme régulier, maîtrisé, il gravit les vagues hautes comme des immeubles, puis les redescend toujours en dompteur et l'on devine les brassées d'eau qui s'écrasent sur son rouf et sa plage avant, comme par jeu, histoire de le taquiner. On dirait l'échange de deux adversaires égaux qui s'attaquent et contre-attaquent à tour de rôle, dans les règles d'un art qui met mal à l'aise Lilly. Car autant elle adore observer la mer, se promener sur ses plages, autant ses eaux, ses profondeurs troubles lui font peur - elle ne s'y baigne pas et n'a jamais compris l'envie de monter sur ce qu'elle considère comme une coque de noix ridicule dans l'infini sans pitié de la reine mer. En un instant la situation semble changer, le bateau paraît peiner, devoir montrer sa force pour repousser les vagues qui visiblement se moquent pas mal de ses contre-offensives. S'ensuit un bref répit, l'espace de quelques secondes on lui octroie de reprendre son souffle, se remettre en position. Mais il a la bêtise de se montrer arrogant, de se croire maître de la situation. Alors qu'il aurait pu, aurait dû, s'en tenir là, la proue fière il lance un nouvel affront. Grave erreur - Lilly est horrifiée par tant d'audace inconsciente -, une vague haute comme un mur se dresse devant lui et déferle sur lui pour rappeler les lois de la nature. Dans un premier temps surpris et sidéré, il subit bientôt docilement la réprimande brutale et se cramponne à ses propres morceaux de bois. Lilly a

peur de la suite, peur pour lui - elle connaît la mer, elle est née à ses côtés. Elle met une main sur sa tempe, en guise d'oeillère - mais elle garde les yeux ouverts et finit par regarder entre ses doigts, dans l'espoir qu'il va revenir à la raison. Oui, il adapte son attitude et écoute maintenant, coque basse, le sermon de la mer. La leçon terminée, celle-ci, généreuse et bonne, l'autorise enfin à rejoindre le port. Lilly est soulagée. Et passe à autre chose.

Son attention est vite prise d'assaut par un claquement strident de talons de chaussures. Pas pressés et agités d'une femme en gabardine sur le trottoir de l'autre côté de la rue. Mais pourquoi son pas est-il si pressé, si cascades de dizaines de courts staccato? Lilly ne voit pas le visage de la femme, caché par un parapluie, dont Lilly ne pense pas qu'il la protège beaucoup, car elle le tient mal, absorbée par autre chose. Mais quoi? Lilly n'a pas le temps de réfléchir, elle voit un homme surgir du coin de la rue d'où la femme est sortie. Cette-dernière a aussitôt tourné la tête et ses pas s'accélérent encore, puis deviennent précipités. Maintenant Lilly comprend à la buée qui se dégage de la bouche de la femme que celle-ci halète et ses gestes laissent percevoir son angoisse. Lilly n'est pas sûre de ce qu'elle doit faire, pas sûre de son analyse de la situation. Cette scène lui fait étrangement penser aux vieux films américains, en noir et blanc. Sous ses yeux se déroulent les fragments d'un film dont elle croit vaguement qu'il est « *singing in the rain* », mais parallèlement ce sont des morceaux de films d'Hitchcock qui se frayent un chemin vers son esprit - cette comédie et ce thriller reflètent bien l'ambiguïté de la scène qui se déroule devant Lilly. Mais l'homme à la gabardine ocre change soudainement de trottoir et Lilly comprend que cela rassure la femme au parapluie car elle ralentit après un bref regard sur cette nouvelle donne. Malheureusement la trêve n'est que de courte durée. Bien que de l'autre côté de la chaussée, l'homme écourte la distance qui les sépare et se rapproche inévitablement d'elle, qui réaccélère son pas par ricochet. Subitement il saute au-dessus des flaques d'eau sur le bitume de la rue, s'élance sur elle et la prend dans ses bras. Elle se retourne d'un bloc et poussant un déchirant cri de terreur, elle s'apprête à se débattre et peut-être se battre. Lilly hésite encore une seconde. À la vue du visage de l'homme tout l'être de la femme se décripe et un sourire de bonheur se dessine. Lilly lit sur ses lèvres « C'est toi

mon amour ! Tu m'as fait drôlement peur ! », puis tous deux s'embrassent. Lilly reste bouche bée, déconcertée.

Un bruit de plastique dur et compacte qui tombe sur le carrelage fait sursauter Lilly, qui ouvre alors les yeux. Son vieux MP3 a dû glisser de la couverture sous laquelle elle s'est blottie et a heurté le sol sans ménagement. Elle n'en a en fait aucune envie, mais il faut qu'elle se lève, son MP3 n'a plus de batterie, elle doit le mettre à recharger. Sa bouillotte lui a maintenant suffisamment réchauffé les pieds et elle la repousse doucement sur l'autre place du canapé. L'anti-douleur a lui aussi fait son effet. Certes la codéine la rend somnolente et lui donne parfois comme des hallucinations, mais depuis le grave accident de voiture de cet été elle est parfois contrainte à prendre ce médicament pour lui donner un répit lors de ses maux de tête infernaux dont le corps médical n'a pas encore réussi à déterminer l'origine exacte, la partie touchée - en attendant un traitement adéquat donc. Elle soupire tristement de cet intermezzo forcé - hors de question qu'elle s'en arrête à « Meard » et « Porinr Ane ». Elle se sentait si bien, allongée, emmitouflée, le bruit lointain de la pluie qui tappe au rythme régulier contre les fenêtres et la musique de Musser dans les oreilles. Dès les premières notes qu'elle avait découvertes de ses morceaux de piano, des images avaient défilé dans la plus grande des simplicités et des évidences, comme autant de petits voyages dans le royaume de l'imagination qui lui font vivre la musique.

Nombre de mots : 1167

